FESTIVAL
D'AVIGNON

CESENA

une création pour la Cour d'honneur du Palais des papes
par **Anne Teresa De Keersmaeker & Björn Schmelzer**

texte de **Bruno Tackels**, août 2011

C'est la nuit noire. Il est 5 heures du matin. Bientôt, il sera là, le matin. Mais pour l'heure, c'est la nuit profonde, dense, impitoyablement noire. Nuit dans la Cour, nuit partagée par plus de deux mille spectateurs. Quelques minutes plus tôt, devant le Palais, les spectateurs buvaient du café ou du thé dans de grandes Thermos disposées sur des tables. Étrange moment, étrange silence dans cet espace habituellement saturé de sons.

Dès le moment où s'éteignent les lumières qui éclairent la « salle », chacun de ceux qui sont réunis là prend la mesure de la force de ces mots : la nuit noire. Nous sommes dans le noir et nous ne voyons rien, vraiment rien. Nous sommes plus de 2 000 et nous ne voyons rien. Noir. Juste cette double présence, le double mur de pierres et de chairs.

Il y a le mur de pierres, froid, que l'on devine, que l'on imagine, et nous, le mur de chairs, chaud, palpitant, plein d'attentes. Pourtant tous les deux vibrent et se toisent, se regardent sans se voir. C'est la nuit noire et tout est suspendu. Le silence.

La Cour est là, dans son absence. On ne la voit pas, mais quelque chose d'elle apparaît, qu'on ne connaît pas. Comme une révélation photographique. Et puis c'est le silence qui frappe l'oreille. Un vrai silence, dense et profond, fourmillant de densité.

Chacun sent bien que quelque chose va se passer. Le noir ne peut rester noir très longtemps. Il vit, respire, vibre lui aussi. Il n'est d'ailleurs déjà plus tout à fait noir. Il perd de son intensité, à vue d'œil, et bouge de plus en plus. Des mouvements de clarté se dessinent, forcent l'obscurité.

Puis une ombre s'épaissit devant nous, à l'avant-scène. C'est un homme qui danse, dans le noir de la Cour. Il est dans la nudité des hommes quand tout est encore noir. Il bouge, lève les bras au ciel. Son corps se liquéfie, comme la flamme d'une bougie noire. Il semble implorer. Quoi ? On ne saura jamais.

L'obscurité l'avale à nouveau. Il disparaît. C'est le silence de la nuit, celui qu'elle produit et face auquel on ne peut rien. Et toujours ce silence qui peuple l'espace, à défaut de le voir.

Un pas se fait entendre, puis un autre. De plus en plus nombreux. Des formes se glissent dans la pénombre, se multiplient, emplissent l'espace qui semble les accueillir en dissipant peu à peu la pénombre de la Cour.

Progressivement, très lentement, les ombres commencent à s'incarner. Des corps naissent devant nous. D'abord, c'est la lutte des éléments, le combat élémentaire pour naître au monde.

Et puis le silence est rompu. Un enchaînement de voix explose dans l'espace. La pénombre laisse voir maintenant les premiers mouvements, comme une nouvelle naissance. Comme s'ils venaient au jour sous l'effet de ces lignes vocales qui montent vers le ciel. Les rythmes se superposent et s'emmêlent comme les corps qui les prolongent.

Très vite, le mouvement s'inverse, ce sont les chanteurs qui semblent entrer dans la mêlée des danseurs. Ils sont six, qui rejoignent les treize danseurs de Rosas. Deux manières de mobiliser le corps, de le mettre en souffle et en mouvement.

Le chant s'éteint. La pénombre perd du terrain. Le moment de bascule, l'envers de ce moment magique, entre chien et loup. Anne Teresa De Keersmaeker l'avait d'ailleurs éprouvé, l'année dernière, dans un spectacle préparatoire, et justement intitulé *En atendant*. En attendant la nuit. L'été dernier, les spectateurs faisaient l'expérience du mouvement inverse : l'arrivée progressive de la nuit qui noie le plateau et ses deux arbres majestueux, dans le beau Cloître des Célestins

Maintenant, le jour gagne du terrain, le bleu s'immisce dans l'obscurité démise. Au centre de la Cour, un grand cercle de sable, puissant, foulé au pied par les danseurs. Un rituel mystérieux, archaïque, sans rien d'autre que les corps dans la nudité d'un espace nu, mais si chargé.

Les oiseaux s'éveillent, et ils chantent, et brisent le silence à leur tour. Un événement énorme, malgré sa petitesse apparente. Les voix reprennent. Ce sont des chants d'*ars subtilior*, un style musical de la fin du XIV^{e} siècle, dont certaines pièces ont été composées à la cour des papes d'Avignon. Des ballades, des madrigaux, des motets, des chants polyphoniques, interprétés avec un grand niveau de complexité rythmique.

Le ciel est maintenant très présent, les corps se délavent à mesure. Le sable lissé est malmené par des centaines de traces de pas, écho des luttes dont est fait le monde qui se lève chaque matin. Le rituel s'émousse dans la clarté, alors que se renforce le souvenir nocturne de ce spectacle dans nos mémoires.

Cette fois, la lumière est là, pleine, large. Le soleil tape sur le haut du mur de la Cour. Le pan lumineux ne cessera plus de grandir, de gagner du terrain sur l'ombre. Soudain, un homme apparaît tout en haut du mur, côté cour. À 35 mètres de hauteur, il porte un grand miroir dépoli et attrape les rayons du soleil, pour les rabattre en bas sur le plateau. Comme un ultime présent fait aux hommes.